

POCHES

**SANTIAGO
H. AMIGORENA**
LE GHETTO INTÉRIEUR
Folio, 178 pp., 7,50 €.



«Les vacances d'été s'étaient bien passées. Vicente, Rosita et les enfants étaient rentrés de Piriápolis à Buenos Aires et la vie avait repris son cours... son cours, comment dire?... Son cours calme? régulier?»

LIVRES

Klaus Modick amasse mousse Laisser la nature venir à soi: credo d'un botaniste

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Mousse réunit des ingrédients propices à un roman fantastique: une mort brutale et étrange, un journal interrompu par celle-ci. Lukas Ohlburg, botaniste réputé, auteur de traités sur les formes de végétation tropicales et subtropicales, a été retrouvé mort d'une crise cardiaque à 74 ans. On savait qu'il travaillait à un ouvrage intitulé *De la critique de la terminologie et de la nomenclature botanique*. Depuis huit mois, il s'était retiré dans sa maison de campagne d'Ammerland pour se consacrer à sa rédaction. Son frère Frantz, un psychologue, l'a découvert étendu devant son bureau. Curieusement, son visage était couvert de mousses, comme d'ailleurs la pièce et même son oreiller. L'intérieur des lieux suintait l'humidité. Notre scientifique moussu laissait un manuscrit... inachevé, cela va sans dire, et... vert. Jusque-là, on pourrait presque se croire dans du Lovecraft.

C'était avant d'aborder le récit en question. Si l'auteur, originaire d'Oldenburg (Allemagne), joue avec les limites du mystère, celui-ci ne l'intéresse pas au premier chef. Ce n'est pas le résultat qui compte (la mort du botaniste), ni comment (la clé est-elle dans ses écrits?), mais ce que Lukas Ohlburg a expérimenté pendant ses mois de réclusion. Les premiers temps, son pensum critique l'accapare. Que veut-il démontrer? Que le système de classement sur laquelle repose la botanique – espèces classées par groupes, plantes baptisées par des noms scientifiques – pêche par trop de rationalité. Il garde les traces du cynisme méprisant de l'homme vis-à-vis de la nature. «*Cette nomenclature et cette terminologie, plutôt que d'approfondir notre connaissance des objets et des phénomènes qu'elles classent, contribuent indéniablement à éloigner toujours davantage de nous notre objet de recherche.*» Le vieux savant pense qu'il faut laisser la nature venir à soi, quand elle n'est pas menaçante. Il cherche à donner la parole à l'indéfinissable. Plutôt que de lui calquer des catégories toutes faites.

Cette quête s'accompagne d'une plongée dans ses souvenirs. Avec son frère, enfants, ils passaient leurs vacances dans cette demeure. Leur père, un proviseur à l'esprit carré et autoritaire, ne supportait pas que la verdure déborde du cadre. Hors de question de laisser les mousses envahir les tuiles du toit ou les pavés de briques brun-rouge de l'allée. Il pestait en arrivant: «*Et voilà! Ce truc vert est encore en train de grandir. Il nous faut des hommes pour lutter contre lui! La croissance sauvage doit cesser! Le devoir vous appelle!*» Les deux frères devaient alors frotter, frotter, avec une brosse métallique pour éradiquer les intrus. *Mousse*, premier roman de Klaus Modick paru en 1984, y est considéré comme une œuvre majeure d'écofiction. Elle agit sur le mode de la fable. C'est aussi la captivante introspection d'un homme à la fin de sa vie, qui renverse le couvercle social dominant pour privilégier son propre ressenti. ◀

KLAUS MODICK MOUSSE

Traduit de l'allemand par Marie Hermann.
Rue de l'Echiquier «Fiction», 136 pp., 16 €.

Dans le souterrain maudit de Homs Un triple périple au sein de l'enfer syrien, roman de Jean-Pierre Perrin

Par PHILIPPE LANÇON

Un journaliste-écrivain cassé, un diplomate mélancolique, un mercenaire fatigué: ces trois hommes sont sur le chemin de Damas. Il traverse le monde arabe contemporain, mais, comme celui de la guerre d'Espagne dans les années 30, il nous concerne tous.

Le journaliste-écrivain, Joan-Manuel, est un Espagnol pris en otage par Daech. Il sort des geôles de Raqqa, en Syrie, où il était aux mains des tortionnaires islamistes. Quatre d'entre eux avaient un accent britannique, les otages les appelaient «*les Beatles*». Il y avait aussi, parmi eux, quelques gouapes des banlieues françaises. On n'oubliera pas la galerie de portraits. Le compagnon de souffrance de Joan-Manuel était un Américain remarquable, Jon. Ensemble, ils disséquaient des chansons des Rolling Stones et des poèmes de García Lorca. Comme Joan-Manuel était le «*maillon faible*» et comme son pays, contrairement aux Etats-Unis, a payé la rançon, Daech l'a relâché, amoché, dans le désert, avec une cocotte en papier qui ne le quitte plus: «*Cocotte*» était le surnom infamant que les tortionnaires lui avaient donné. En boitant vers la frontière turque, les genoux blessés, il se souvient de ce qu'il a vécu et partagé avec les autres, ceux qui, comme Jon, sont restés et n'en sortiront pas.

Ville martyre. Le diplomate, Alexandre, est un Français peu habitué au terrain. Sous Vichy, certains membres de sa famille ont été déportés par «*le petit bellâtre*», le nazi Alois Brunner. Brunner dirigeait le camp de Drancy. Plus tard, exilé en Syrie, il a formé les services secrets et a développé les techniques de torture du régime des Assad. Alexandre part à la recherche de documents sur ce fantôme, probablement mort en 2001. Les haut gradés syriens qu'il croise sont tous plus horribles et inquiétants les uns que les autres; en particulier, ce général amoureux de Gina Lollobrigida, qui signait des centaines d'exécutions par jour. L'enquête d'Alexandre le conduit au Liban puis à Homs, la ville martyre et bombardée par les forces de Bachar al-Assad.

Pour y accéder, il faut passer par une ancienne canalisation où l'on étouffe et se casse le dos. Alexandre effectue ce parcours du combattant en compagnie de journalistes qui ont véritablement existé, dont un certain Perrin. Lequel, comme l'auteur, endure l'épreuve et met son pyjama jaune avant de se coucher dans une cave, au sous-sol d'un immeuble bombardé. Ce pyjama jaune, qui stupéfie les autres, on peut y voir l'équivalent des chansons des Rolling Stones et des poèmes de Lorca: un éloge implicite de la civilisation dans un monde où elle a disparu. Jean-Pierre Perrin était à Homs, en février 2012, avec la journaliste Marie Colvin et le photographe Rémi Ochlik. Il est reparti à temps par le souterrain maudit. Eux sont restés et ils sont morts. La façon dont l'auteur met en scène le journaliste qu'il était, observé avec ironie par l'un de ses personnages, est une façon de rendre hommage à ceux qui, avec lui, ont informé sur cet enfer, avant d'y périr. Chaque scène, ici, est mémorable.

Le mercenaire, Daniel, passe de Bagdad à Beyrouth et de Beyrouth à Homs, où il recherche la même chose qu'Alexandre, mais pour d'autres raisons. Il voudrait sauver une jeune Américaine détenue par le groupe qui avait pris Joan-Manuel en otage. Il évolue avec dégoût et circonspection dans un monde où «*la longueur des poils est devenue un nouveau système métrique qui étalonne la fidélité à l'ordre religieux*». Ces barbus, comme les généraux syriens, comme les anciens généraux irakiens, ont assez de sang sur les mains pour y noyer leurs empreintes. Le périple de Daniel est l'occasion de non moins mémorables descriptions d'un monde arabe qui semble avoir «*renoncé à la beauté [...] Peut-être que la guerre commence quand on s'habitue à l'enlaidissement du monde.*»

Le sens de ce triple périple et du titre du livre – qui fait écho au grand livre du journaliste américain Dexter Filkins sur la guerre d'Irak, *La Guerre sans fin* (Albin Michel, 2008) – est donné par Joan-Manuel. De retour en Espagne, il part sur les traces de Robert Jordan, le héros de *Pour qui sonne le glas*. Il observe ce qu'il a vécu dans le miroir de



la guerre d'Espagne. Cette guerre en Syrie et en Irak, se dit-il, «*nous ne la gagnerons que grâce à la supériorité de nos armes, de nos avions et de nos missiles. Mais ce seront eux, qui savent si bien orchestrer les partitions de la haine, qui se révéleront les vrais vainqueurs. Parce qu'ils ont réussi à en glisser quelques notes dans nos mémoires, dans nos consciences, dans nos fêlures, et que l'on finira par se dire, secrètement ou pas, que les haïr en retour, ce n'était pas si mal. Oui, ils auront notre haine, que nous le voulions ou pas. [...] Ils seront à l'affût de la moindre de nos faiblesses, parce qu'aucun de nos arguments ne les atteindra jamais, que certains de leurs enfants reprendront les mélodies du dé-*